

s'enfonçant lentement. Sa tête s'inclinait sur sa poitrine. Ses cheveux ondulaient dans l'eau.

Elle avait l'air de lui tendre les bras, comme autrefois, quand elle n'était pour lui que la fillette de son bienfaiteur. Il parvint à l'atteindre et tenta, dans un ultime sursaut, de la faire remonter avec lui à la surface. Mais c'était trop tard et ils coulèrent ensemble dans les profondeurs.

Il convient enfin de relativiser les types et les rôles que nous avons décrits. Aucun d'eux n'est figé, sans doute parce qu'ils ne sont pas réduits à une simple fonction dans une machinerie textuelle, et chacun d'entre eux a pu donner lieu à une prodigieuse diversification historique. Nous l'avons vu avec le privé qui, lorsqu'il existe, peut être homme ou femme, jeune ou vieux, athlétique ou non (voire manchot), hétérosexuel ou homosexuel, blanc ou noir, etc.

2.7 L'issue de l'histoire

Dans cet univers, une large place est accordée à l'affrontement physique et à son issue, ainsi qu'au châtement éventuel. Trois cas se présentent fréquemment. Soit ce châtement est inaccompli et cela témoigne, une fois de plus, de la faillite de la société. Soit il est accompli par le privé ou ses substituts et il manifeste alors la nature implacable de la lutte menée et, souvent, l'absence de confiance dans les institutions chargées de la justice. Soit il est délégué à ces institutions mais ressenti seulement comme l'issue provisoire d'une guerre sans fin. De façon frappante, Raven le tueur, dans *Tueur à gages* de Graham Greene, dit : « La guerre ne fera de mal à personne [...]. Ça leur montrera un peu ce que c'est, ça leur mettra le nez dans leur saleté. C'est toujours la guerre pour moi. »

C'est dire que le retour à un ordre serein tient de l'espoir vain. Complémentairement, la récompense, lorsqu'elle existe, laisse un goût d'amertume. Nul ne sort sans blessures de ces combats impitoyables. La perte est soit financière (l'argent brûle les doigts et un privé ne s'enrichit pas), soit affective (la jouissance est brève : le privé ne marche qu'au regret ; ce qui est sans doute aussi une des conditions de sa quête et de son autonomie). Le privé, mis en scène par Paul Benjamin dans *Fausse Balle*, exprime clairement cette dimension :

Une enquête est toujours un sale boulot, mais pas pire qu'un crime, et il est préférable de faire comprendre aux gens que si décidé soit-on à les aider, ils risquent d'y laisser des plumes. C'est un jeu où personne ne gagne. Il n'y a que des perdants. La seule différence, c'est que certains perdent plus que d'autres.

Quant à la clarté finale du roman à énigme, elle n'existe que très rarement dans le roman noir, aux intrigues souvent fort complexes et à l'issue fréquemment ambiguë, laissant de larges zones d'ombre, derrière elle ou dans l'avenir (voir D. Hammett : *Le Faucon maltais*, R. Chandler : *Le Grand Sommeil*, ou C. Himes : *L'Aveugle au pistolet*).

2.8 L'univers mis en scène

L'univers du roman noir, contrairement à celui du roman à énigme, est fondamentalement ouvert. *Spatialement* d'abord : déplacements, poursuites, voyages sont fréquents. *Temporellement* : l'histoire du livre, en rapport avec l'histoire sociale, peut durer fort longtemps ou « faire retour » après des années (thème de la revanche). *Socialement* enfin, car, comme dans le picaresque, les personnages peuvent parcourir tous les milieux et toutes les strates sociales, de haut en bas et du centre aux marges ou inversement.

Son monde – malgré certaines exceptions – est fondamentalement urbain. La ville (voir W.R. Burnett : *Asphalt Jungle*), symbole de modernité, de mobilité et de mélange social, d'ouverture de possibles licites et illicites, figure et concentre cet univers. Elle fascine les écrivains. La violence, constitutive de la jungle urbaine, y est associée. Elle préexiste au début de l'action et continuera d'exister après son issue (elle est aussi, tout simplement, un moyen de survie). La ville et la violence se réalisent pleinement à la nuit tombée. L'alliance de ces trois composantes fonde le roman noir (qu'a magnifiquement illustré le cinéma) et a engendré nombre de lignes superbes comme le début de l'ouvrage de James Eastwood, *La Femme à abattre* :

Bientôt deux heures du matin. La ville dort... la ville, avec ses hauts buildings compacts et blancs, profilés vaguement sur le ciel nocturne... La ville avec ses rues vides, si vides que le seul bourdonnement d'une voiture attardée y réveille un écho brutal... La ville, avec ses enseignes clignotantes, rouges et blanches, racoleuses de fantômes... Jungle de pierre, créée par l'homme, désertée en cette heure par l'homme... décor monté, semble-t-il, pour quelque vision de cauchemar...

Dans cet univers, histoires sociale et politique sont omniprésentes. La presse a fourni matière à des classiques (J. Eastwood : *Bas les masques* ; H. McCoy : *Un linceul n'a pas de poches...*). Faits divers ou histoires de banditisme sont multiples, les liens entre gangstérisme et économie ou politique sont largement évoqués. Les rapports au pouvoir sont longuement décrits, la corruption dans les villes aussi, ainsi que le